

ÉPILOGUE

Événements au Mexique après le départ des Français. — Maximilien entame la lutte. — Succès et défaite. — Maximilien à Queretaro. — Fautes stratégiques. — Rôle de Marquez. — Défense de Queretaro. — Projet de sortie. — Faux déserteur. — Rôle de Lopez. — Sa trahison. — Maximilien capitule. — Intrigues de Lopez. — Genèse de la trahison. — Fin du traître. — Rôle de Juarez. — Sentences barbares. — Événements de Puebla et de Mexico. — Maximilien au conseil de guerre. — Irrégularité du conseil. — Sentence inutile. — Mentalité et procédés de Juarez. — Cruautés superflues. — Derniers jours des condamnés. — Exécution.

L'odyssée de l'Intervention française était achevée, mais non à la satisfaction rêvée. Elle n'avait pas résolu la question mexicaine. Aussi, en France, fit-on, à son égard, la conspiration du silence.

Les acteurs du long drame, dont ils avaient quitté le théâtre avant le dernier acte, reportaient encore leurs pensées inquiètes vers ce Mexique où le dénouement se déroulait dans l'inconnu, lorsque retentit en France cette nouvelle sinistre : « Maximilien a été fusillé ! »

Cette fin tragique impose le devoir, si douloureux qu'il soit, de relater les événements qui ont suivi notre départ du Mexique et déterminé ce coup de foudre d'une inexorable destinée.

C'est en condensant, en groupant les nouvelles très rares que nous reçûmes avant de quitter la terre mexicaine et celles qui parvinrent en France pendant notre longue traversée, que je puis établir le résumé des événements qui se sont succédés au Mexique depuis le départ du maréchal Bazaine de Mexico.

Dès que le dernier soldat français eut quitté la capitale, l'Empereur Maximilien poussa, paraît-il (?), un soupir de soulagement en se voyant débarrassé de notre tutelle qui était le seul soutien de son trône et en recouvrant une liberté d'action qui allait être sa perte.

Il se prépara à entrer en campagne pour conquérir à nouveau son Empire. Héroïque folie ! Folie, parce qu'il se bornait à supputer le nombre des soldats dont disposaient ses généraux et les millions dont les cléricaux et les évêques avaient assuré l'existence. Mais les millions étaient volages dans ce pays, et les ressources militaires allaient fatalement se dissoudre sous l'influence de la lâcheté, des défections, des rivalités des chefs, et enfin sous les coups plus terribles de la trahison. Déjà, son lieutenant Miramon s'était lancé en avant avec une forte partie de l'armée dont il disposait. Ce bouillant Achille obtint, dès le début, un léger succès qui, bien que relatif, donna de l'espoir à tout le monde, d'autant qu'il lui permit de rentrer à Zacatecas où était Juarez. Mais ce sourire de la fortune fut passager. Le 8 février, alors que le maréchal Bazaine venait de sortir de Mexico, Miramon était complètement défait par Escobedo ; sa colonne dispersée, et il dut battre en retraite sur Queretaro où il s'efforça de réorganiser ce qui lui restait de troupes.

En apprenant ce désastre, qui était un avertissement, Maximilien n'en comprit même pas la portée. Il résolut d'aller à son secours et de prendre la direction des opérations. C'était une faute, car il eût dû rester dans sa capitale, le point d'appui de la campagne et le réduit de la défense. Il ordonna à ses généraux, dispersés dans les provinces voisines, de se diriger sur Queretaro avec leurs troupes. Il se mit en route le 13 février, alors que le Maréchal était à peine à Orizaba, et il marcha sur Queretaro, emmenant le général Marquez comme chef d'état-major. C'était encore une faute, car il emportait un serpent qu'il réchauffait dans son sein. C'était son habitude !

Le 19 février, l'Empereur entra à Queretaro, où presque

toutes ses forces étaient réunies. D'autre part, les troupes de Juarez s'avançaient en deux colonnes, encore très éloignées l'une de l'autre, chacune d'elles étant inférieure à la petite armée impériale. Dans ces conditions, le problème stratégique à résoudre était simple et la solution commandait de marcher contre une des colonnes, la plus rapprochée et la plus faible, de la battre, puis de se porter rapidement contre l'autre, et, avec le prestige d'un premier succès, de la battre à son tour. Miramon conseilla l'opération, mais Marquez s'y opposa. Le serpent commençait son œuvre.

Les troupes impériales restèrent inertes, les deux colonnes républicaines purent faire leur jonction autour de Queretaro et, le 5 mars, investir la place. L'Empereur était emmuré avec son armée. Mais, fait étrange, Marquez ne le fut pas longtemps ! Mystère et trahison au premier degré ! Ce général, comme chef d'état-major de la petite armée, prit une part active aux événements qui suivirent l'investissement, mais, quelques jours après, Marquez sut démontrer au naïf et inconscient Maximilien que, pour dégager la place, il importait, à tout prix, qu'une partie des troupes restées à Mexico vinssent attaquer à revers la ligne d'investissement des Libéraux. Il s'offrit de se dévouer (?) pour aller chercher et organiser cette colonne de secours, et de conduire lui-même l'opération. Maximilien laissa partir Marquez, qui emmena presque toute sa cavalerie, à l'exception du régiment du colonel Lopez. Traversant, sans difficultés, les lignes juaristes, il gagna Mexico où il s'établit en dictateur, mais il ne rejoignit jamais l'Empereur et n'envoya pas les secours.

On ne m'ôtera jamais de l'idée qu'il existait entre ce madré, cet astucieux Marquez et le gouvernement de Juarez quelque entente cordiale qui eut pour effet d'empêcher Miramon d'aller battre les deux colonnes juaristes et, en échange de ce bon procédé, de permettre au général Marquez d'abandonner tranquillement l'Empereur qu'il avait mis dans une fâcheuse position et de gagner Mexico où il resterait spec-

tateur platonique et indemne des événements qui allaient fatalement se produire.

Cependant, la petite armée impériale, une dizaine de mille hommes et une cinquantaine de canons, résista énergiquement aux forces républicaines trois fois supérieures et fortement approvisionnées, dont le nombre augmentait chaque jour. Celles-ci tentèrent plusieurs attaques de vive force qui furent repoussées, parfois même avec des pertes importantes.

Maximilien, bien conseillé, voulut adopter la tactique des contre-attaques, mais celles-ci ne purent être exécutées pour des causes diverses qu'on ne put jamais expliquer et encore moins justifier. Pourtant, l'Empereur avait quelques braves gens parmi ses généraux; mais, si l'ennemi extérieur était vigoureusement tenu en échec, il en apparaissait un autre, à l'intérieur, qui devenait menaçant. C'était l'ennemi classique des assiégés, la faim. Les vivres, en effet, commençaient à manquer. Alors, à l'instar des loups affamés qui sortent des bois pour manger, et ne voyant pas arriver Marquez avec ses secours, on se décida à faire des sorties vigoureuses qui coûtèrent fort cher aux Juaristes; ce qui donna l'assurance que si Marquez avait fait son devoir, ceux-ci auraient pu être repoussés. Ils avaient du reste reçu plusieurs fois de Juarez l'invitation d'abandonner la place et de se retirer. Le 27 avril, l'armée impériale fit un bel effort qui faillit délivrer complètement Queretaro, car l'ennemi fut complètement battu et chassé de ses positions les plus avancées, perdant une vingtaine de canons et de nombreux prisonniers. Maximilien lui-même avait prodigué sa personne sur le champ de bataille. Mais, hélas! Ce fut le chant du cygne! La trahison, cette arme lâche, allait venir au secours des impuissants soldats de Juarez.

Dès le commencement du mois de mai, les privations, les souffrances, la perte de tout espoir de secours commençaient à démoraliser, à décourager les soldats, fidèles jusqu'alors à la cause de leur Empereur. Maximilien résolut de tenter un suprême et dernier effort dans une sortie décisive pour bri-

ser le cercle de fer qui l'étreignait. Après avoir appelé en conseil de guerre ses généraux, ses chefs de corps y compris son « fidèle Lopez » (?), il fut décidé que le 15, au point du jour, on ferait une sortie générale pour traverser l'ennemi et marcher sur Mexico. Toutes les mesures de détail étaient arrêtées. Une colonne spéciale, d'élite et vigoureusement constituée, sous le commandement de l'intrépide général Mendez, devait former la garde particulière de l'Empereur pour lui permettre de passer au travers de l'ennemi. Le 14, au soir, toutes les troupes étaient prêtes.

Que se passa-t-il à Queretaro pendant cette nuit où des milliers de braves gens se recueillaient dans la veillée des armes? Un misérable, rampant dans l'ombre, grâce au rôle important que lui procurait la confiance impériale et celle de tout le monde dans l'armée, grâce à un commandement qui lui ouvrait les portes les plus closes, paralysait les consignes les plus sévères. Ce traître, ce parjure, se rendait, à la nuit close, à un des avant-postes où ses propres soldats avaient le devoir d'arrêter tout émissaire de l'ennemi. Il prenait la main d'un officier d'Escobedo qui se présentait comme désertant son drapeau et annonçait que, le lendemain matin, les troupes républicaines lèveraient le siège, épuisées par les pertes qu'elles avaient subies. L'officier de l'armée impériale faisait entrer cet étranger dans la place, l'amenait auprès de l'Empereur pour faire lui-même sa déclaration. Maximilien, avec une inconscience incroyable et toujours inspiré par les illusions les plus irréfléchies, eut confiance dans un déserteur qui aurait dû tout au moins être suspect, et décida d'ajourner l'attaque préparée. Quelle aberration! En somme, une telle détermination de la part de l'ennemi était une preuve de sa faiblesse et commandait, au contraire, de profiter de cette révélation pour l'attaquer à fond et précipiter son mouvement de retraite, le transformer même en déroute. La fatalité s'attachait à ce malheureux Prince et lui donnait le coup de grâce par le bras de l'homme en qui il avait

mis toute sa confiance, le colonel Miguel Lopez; car c'était lui, le misérable!

Après cette démarche, qui allait faire rester au repos les troupes de la garnison, Lopez retourna dans le secteur confié à sa garde. Que fit-il pendant la nuit? Il avisa ses avant-postes que des troupes de Juarez se prononçaient en faveur de Maximilien et qu'il avait l'ordre de l'Empereur de les faire entrer dans la place avant que les troupes libérales pussent s'opposer à leur pronunciamiento. Ce détachement pénétra dans le quartier de la Cruz, dont Lopez avait la garde et où résidait l'Empereur, dans le couvent de la Cruz. Puis, par la porte entr'ouverte, d'autres troupes passèrent, se précipitant dans le quartier et faisant prisonnier tout ce qu'elles rencontraient, notamment les officiers qui accouraient isolément pour se rendre compte de ce qui se passait. Et Lopez dirigeait, disposait l'occupation de cette partie de la ville, celle même où reposait Maximilien, confiant sa personne à sa garde. La garnison surprise, affolée, s'efforçait de se grouper, de s'armer, des luttes partielles s'engageaient, mais le flot des assaillants avait déjà tout envahi et les cloisons étanches cédaient partout devant lui.

Le crime était consommé : l'Empire, l'Empereur, les plus nobles dévouements, les plus pures fidélités, s'effondraient terrassés; tout croulait sous les coups criminels de l'infamie la plus abjecte qui puisse souiller un homme.

Les scènes les plus émouvantes, les plus tragiques, se déroulaient de tous côtés dans la grande ville. Les récits en furent rapportés en France par les nombreux Français, débris des bataillons de cazadores, dont l'inaltérable fidélité, la vaillance dans la mêlée désespérée, honora grandement notre race. Partout répartis, au moment où sombrait le vaisseau, voyant tout perdu, ils accoururent spontanément, isolément, au point de ralliement, au drapeau, à l'Empereur; ils l'entourèrent et s'offrirent pour lui faire un rempart de leurs corps, avec quelques chefs mexicains qui l'avaient entraîné hors des atteintes de la soldatesque juariste dont Lopez

avait entouré le couvent où il reposait, afin qu'il ne put échapper; car, sans doute, il avait vendu sa personne vivante! Ils étaient plus de 50 Français devenus officiers mexicains impériaux; avec eux se trouvaient bon nombre de fidèles dévoués, courageux et prêts au sacrifice, groupés autour du Souverain et, parmi eux, encore des Européens, des officiers autrichiens et autres, attachés à l'Empereur.

Les Mexicains aussi firent les plus nobles efforts pour rallier leurs troupes et les épisodes les plus sanglants se produisirent partout. Maximilien se trouva enfin conduit au Cerro de Las Campanas, où il était accompagné de plusieurs officiers généraux et d'un régiment de cavalerie; il y fut rejoint par celui des dragons de l'Impératrice, celui du colonel Lopez, mais son chef n'était pas à sa tête. Maximilien pouvait encore, peut-être, sauver sa personne du naufrage; mais il ne put se résoudre à abandonner ainsi tous les braves gens qui lui étaient restés fidèles jusqu'au bout, peut-être jusqu'à la mort qui les attendait, surtout les officiers qui allaient être les victimes des rigueurs farouches des Libéraux. Il ordonna de parlementer et d'offrir de capituler selon les conditions de l'ennemi. Mais celui-ci refusa toute condition, et l'Empereur se rendit à discrétion. L'œuvre de Lopez était terminée.

Le dénouement de ce triste drame de la fin de l'Empire mexicain a inspiré depuis bien des réflexions, bien des sévérités. Quatre personnes ont joué des rôles prépondérants dans cette affaire, avant, pendant et après. Le plus vilain personnage est d'abord le colonel Lopez, dont l'infamie ne peut être mise en doute ni discutée, bien que le gouvernement mexicain, plusieurs années après, sentant toujours la tache qui pesait sur le parti libéral, et voulant rendre plus honorable pour les armes républicaines d'alors la prise de Queretaro, ait essayé, par des publications tendancieuses, de démontrer que Lopez n'avait pas trahi, mais qu'il n'avait été que l'agent de négociations entamées par Maximilien avec le général commandant l'armée libérale. Toutes ces vagues

considérations, ces arguties tortueuses ne tiennent pas debout devant les faits vus et connus par des centaines de témoins qui, par la parole et la plume, ont affirmé, prouvé, la trahison et fait connaître même les phases de cette infamie et les suites qui en affirmèrent encore la triste réalité.

Voici, d'après les déclarations écrites ou verbales que j'ai pu recueillir plus ou moins longtemps après les événements, les indications les plus indéniables, l'historique sommaire de l'acte de ce Judas moderne qui vendit son maître, non pas pour trente deniers, mais pour cent mille piastres. Il donna même à son maître le baiser traditionnel; car, en le rencontrant au moment où il s'éloignait du couvent où il se trouvait, il lui cria : « Sire, je cours chercher et réunir mes hommes, afin de tâcher de vous sauver. » Quel impudent cynisme ! S'il ne se pendit pas par repentir, on est heureux de constater, à l'honneur des Mexicains, que la conscience publique le pendit moralement.

Le colonel Lopez, comme les rats d'un navire sentant le naufrage approcher, chercha à monter dans une autre barque pour sauver sa vie, s'il tombait aux mains des Libéraux qui avaient certaines peccadilles à lui reprocher, et enfin pour s'assurer, dans l'avenir, une existence, matérielle tout au moins, à l'abri du besoin, voire même confortable, si possible. Il entra en relations mystérieuses avec le général commandant l'armée assiégeante; celui-ci confia le soin de suivre les négociations au colonel Pedro Rincon Gaillardo qui, par un singulier hasard, était le propriétaire du palais donné par Maximilien en dot à la maréchale Bazaine et avait été, pendant quatre années, le quartier général du chef de l'Intervention française. Ce personnage, en apparence secondaire dans l'affaire, était un grand seigneur de vieille souche espagnole. Escobedo, comprenant bien que, pour se rendre maître de Queretaro qu'il ne pouvait prendre par la force, de l'Empereur ainsi que de tous les officiers étrangers et mexicains fidèles au régime impérial, il importait de ne pas mesurer le sacrifice, ouvrit largement un crédit de deux cent

mille piastres à son négociateur. Quelle fut exactement la forte somme promise au traître ? On ne put le savoir exactement. Mes meilleures informations la fixent à cent mille piastres.

Les négociations durèrent assez longtemps; d'autant qu'il fallait s'entendre minutieusement sur les moyens et dispositions nécessaires pour pouvoir faire entrer les troupes ennemies dans la place, sans résistance. Le colonel Lopez, commandant un secteur de la défense, dont la situation était assez excentrique, pouvait aisément, et sans éveiller aucun soupçon, conférer, en avant de ses avant-postes, avec le négociateur d'Escobedo. L'exécution du complot était fixée pour la fin de la nuit du 15 mai. Toutefois, par un concours bizarre du destin, cette même fin de nuit coïncidait avec la grande tentative de sortie qu'avait décidée Maximilien. Le coup allait rater. Alors Lopez, avec une audace extraordinaire que stimulaient les cent mille piastres en perspective, imagina l'histoire de l'officier déserteur qu'il conduisit à l'Empereur pour lui annoncer la levée du siège pour le lendemain et décider Maximilien à contremander la prise d'armes malencontreuse. Cette manœuvre, bien que grossière, réussit avec le malheureux Prince; elle eut échoué avec un chef d'armée avisé. Bazaine se serait méfié, Pélissier aurait fait arrêter le déserteur et celui qui l'amenait et aurait enfin avancé l'heure de son attaque.

Un incident singulier se produisit au moment où l'Empereur et quelques officiers sortaient du couvent de la Cruz. Les sentinelles ennemies, qui déjà entouraient le couvent, s'opposèrent par la force à sa sortie. Mais, par un étrange hasard, se trouvait là le colonel Pedro Rincon; celui-ci, fort galamment, en parfait gentleman qu'il était, ordonna à ses hommes de laisser passer. Noble action si elle était sincère et sans arrière-pensée. On a même depuis, au Mexique et aux Etats-Unis, exploité ce geste pour glorifier le noble caractère du colonel. Soit, j'admets la noblesse de l'acte; le coup qu'il avait préparé ayant réussi, il savait que l'Em-

pereur ne pourrait plus échapper, et il avait intérêt à éviter qu'un soldat maladroit ne le tuât. Il est absolument extraordinaire que ce soit cet officier lui-même qui se trouvât là, si peu de temps après l'irruption de ses soldats dans la ville. Il est évident qu'il avait dirigé, avec le colonel Lopez son compère, le coup de la trahison et le drame qui en était la suite.

Enfin, un fait matériel impose à lui seul la certitude de l'entente entre Lopez et l'ennemi. Le voici : Après que la prise de possession de Queretaro, sans attaque, sans assaut, eut été accomplie, que toutes les troupes impériales eussent été emmenées au dehors, l'Empereur et tous les officiers de son armée qui ne purent s'échapper, comme quelques-uns seulement y réussirent, tous, au nombre de 600 environ, furent enfermés dans le couvent de la Cruz et sévèrement gardés. Un seul manquait et c'était celui qui aurait dû accourir auprès de l'Empereur puisqu'il commandait le premier régiment de sa Garde : c'était le colonel Lopez. Mais on ne le revit plus; il était resté avec l'ennemi, peut-être attendant la rémunération de sa belle action (?). J'ai tout lieu de croire qu'il n'y parvint jamais, malgré ses démarches assez justifiées du reste. Il paraît qu'il devint, pour cette raison, importun, et que le gouvernement de Juarez, ne voulant pas laisser soupçonner le procédé employé pour vaincre sans péril et triompher sans gloire, se résolut à classer cette affaire de règlement de compte. Lopez en fut pour la perte de l'honneur et de l'argent. Que devint la forte somme ? On ne l'a pas su, je crois; mais ce que l'on a bien su, c'est que Miguel Lopez, repoussé de partout, ayant perdu ses grades, fut réduit à courir l'aventure et tomba dans la misère. Quand il put revenir à Mexico, il se présenta à son foyer domestique, où il avait laissé sa femme et son enfant. Mais il trouva là le châtiment du ciel. La belle Concha Lopez, au vieux sang andalou, au cœur ardent et fier, révoltée par l'infamie de son époux, le repoussa dehors avec un écrasant mépris et lui rendit son enfant, craignant qu'il

fût un jour l'image de son père. Plus tard, on vit dans les rues de Mexico, un homme humble et miséreux qui conduisait, au matin, de par la ville, un troupeau de vaches dont il vendait le lait aux habitants : c'était Miguel Lopez !! Grandeur et décadence ! Ces détails suggestifs m'ont été personnellement confirmés, des années plus tard, alors qu'en 1871, j'étais, avec ma division de l'armée de Versailles, cantonné à Ville-d'Avray, après les événements de la Commune, par M. D..., un Anglais bien apparenté. Gros banquier à Mexico, où j'avais eu avec lui les meilleures relations, il était revenu en Europe. Il vint me visiter et me conta cette fin d'histoire de la trahison dont il avait été presque le témoin à Mexico. Sa qualité d'étranger lui assurait des relations aussi bien avec Juarez qu'elle lui en avait procuré avec nous et avec l'Empire. La trahison de Lopez est donc un fait indéniable.

Quant au deuxième grand rôle du drame, celui qui incombaît au général Escobedo, il fut assez correct et tenu même avec une certaine dignité, car ce général en chef de l'armée assiégeante évita de tremper ses mains dans les pourpalers préparatoires de la trahison, en confiant ces négociations à un intermédiaire. Je démontrerai qu'il montra même quelque grandeur d'âme dans une circonstance tragique qui suivit l'occupation de Queretaro.

Enfin, le Président de la République mexicaine s'adjudgea le quatrième grand rôle par une intervention peu digne d'un chef d'Etat qui a des prétentions aux mœurs modernes et à la civilisation. Aussitôt que le Président Don Benito Juarez apprit, non pas la prise de Queretaro, mais la livraison commerciale de cette ville, en même temps la capture traîtresse de l'Empereur Maximilien et de tous les officiers de la garnison, ce vieil Indien, ravivé par quelque instinct primitif de ses ancêtres Peaux-Rouges, envoya aussitôt l'ordre, non pas de scalper ses ennemis, mais de fusiller, sur-le-champ, l'Empereur avec tous les étrangers, officiers ou non, et tous les officiers mexicains jusqu'au grade de capitaine inclus.

Une bagatelle de 400 personnes dont une soixantaine d'officiers français. Quelle boucherie ! quel carnage ! pour assouvir la vengeance lâche de ce lettré non combattant, aigri par les cinq années d'exil vagabond qu'il venait de subir, fuyant de désert en désert pour conserver un lambeau nominal de pouvoir et surtout l'intégralité de sa liste civile. A ce ressentiment devenu chronique, il ajoutait l'exaspération, toute chaude encore, causée par la frayeur intense que lui avait inspirée la chasse que, récemment à Zacatecas, venait de lui appliquer son ennemi intime le général Miramon. Aussi, dans son transport de joie sauvage, il voulut tout massacrer et ordonna la mort par supplice de 400 personnes. Ce qui est encore plus grave qu'un acte d'ignoble cruauté résolu de sang-froid, c'est qu'il n'avait pas le droit de le commettre sous le manteau de la légalité. En principe, en droit constitutionnel absolu, il n'était plus président de rien du tout, mais bien au contraire, un usurpateur qui avait conservé un pouvoir expiré, revenant de droit, d'après la constitution, au président de la cour suprême qui l'avait même revendiqué et avait été repoussé par le tenace Juarez, président sortant et même sorti selon la loi.

La lugubre sentence fut notifiée aux malheureuse victimes de cette sauvagerie qui, pendant plusieurs jours, durent se préparer à la mort qui pouvait apparaître à chaque instant. Heureusement, le général Escobedo, avec son cœur de soldat, comprit l'infamie que commettait son maître et ne put se résoudre à appliquer sur l'heure une sentence barbare, prononcée illégalement et surtout *ab irato*.

Il considéra que si ces officiers, combattant en belligérants pour une cause légale, avaient été pris les armes à la main, à la suite d'un assaut glorieux pour le vainqueur, cette cruauté d'un autre âge, aurait pu invoquer des circonstances atténuantes. Mais faire égorger des victimes vendues à prix d'or, livrées par un traître pendant leur sommeil, ne serait plus qu'un lâche et honteux assassinat. Inspiré par ces sentiments, le général Escobedo, comme chef de

l'armée à qui cette façon de vaincre ne pouvait procurer aucune gloire, ne put se résoudre à se faire l'exécuteur de telles œuvres, à souiller ainsi sa conquête et à soulever l'indignation et le dégoût de la nation mexicaine elle-même. Il envoya un message au soi-disant président pour le supplier de revenir sur sa décision et d'adoucir les procédés. Grâce à cette intervention qui honore le général Escobedo, le crime ne fut pas commis. Tous les captifs furent condamnés sans jugement, sur la simple décision de M. Juarez, à deux années de *travaux forcés*, comme des criminels de droit commun. Quant à l'Empereur Maximilien, son sort était réservé; on lui préparait sans doute une mesure de faveur spéciale ! Mais, si l'inqualifiable président Juarez, cédant aux instances du général commandant ses troupes, consentit, à contre-cœur, à laisser la vie aux officiers d'origine française, anciens sous-officiers de notre armée, il leur infligea une existence plus dure que la mort. Ces malheureux furent emmenés par petits groupes dans des villes de l'intérieur où ils furent emprisonnés, les fers aux pieds, avec les bandits ordinaires du pays, et où on ne leur donnait ni solde ni nourriture. Ce furent les Français résidant dans les localités qui les assistèrent pendant des mois, jusqu'au jour où, Juarez n'étant plus président, le gouvernement qui succéda au sien, les mit tout simplement hors du Mexique, mais sans leur donner le moindre subside pour faire le voyage. Je m'abstiens charitablement de qualifier ces procédés, si peu charitables. Ils ont eux-mêmes leur éloquence !

Pendant que se succédaient à Queretaro les événements que je viens d'exposer et que la lugubre solution qui en était la conséquence se tramait dans l'ombre, que s'était-il passé sur les scènes de Mexico et de Puebla où le drapeau de l'Empire flottait encore ?

Marquez, arrivé à Mexico, ne resta pas inactif. Quel but poursuivait-il ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'alla pas au secours de l'Empereur, comme il en avait reçu l'ordre et comme l'y poussaient chaudement les officiers autrichiens

et français qui étaient restés avec les troupes, en particulier les colonels Kodolitch, Khévenhüller, Wickemburg, Channot...; mais, sous le prétexte de couvrir la ligne de Puebla, comme le lui avait recommandé Maximilien, il alla lui-même au secours de cette place menacée par Porfirio Diaz. Il manœuvra énergiquement et avec habileté, mais il arriva trop tard. La forteresse fut en partie enlevée d'assaut par le général qui l'avait si vigoureusement défendue contre nous; le reste capitula. Marquez revint à Mexico malgré de grandes difficultés, car il avait commis une grosse faute en le quittant, et fut bientôt assiégé dans la capitale. Une défense vigoureuse fut scutenue, principalement par les troupes autrichiennes restantes et par quelques autres commandées par des Français. Plusieurs attaques de vive force furent repoussées. Mais enfin, le 19 mai, la nouvelle de la catastrophe de Queretaro et de la captivité de Maximilien étant parvenue secrètement au baron de Lago, ministre d'Autriche à Mexico, ce diplomate considéra, avec juste raison, que désormais toute action militaire de la part des troupes étrangères n'avait plus aucune raison d'être, et prescrivit à leurs chefs de refuser de combattre. Et le lendemain, les troupes autrichiennes signaient une capitulation particulière. La résistance n'était plus possible pour les troupes impériales; elle cessa, *ipso facto*, et l'armée juariste entra sans efforts dans la capitale.

L'Empire de Maximilien n'existait plus.

Nous ne connûmes en France ces événements extraordinaires que par nos camarades rentrant au pays qui apportèrent la lumière dans les ténèbres et la vérité dans le mensonge où le gouvernement mexicain entretenait le monde. Nous ne recevions, en effet, que des échos vagues d'où il ne ressortait guère que ce fait que Maximilien avait succombé dans la lutte et qu'il était prisonnier de Juarez, ce qui ne constituait qu'un événement politique important. Mais, à la fin de juin, retentit comme un éclat de la foudre dans un ciel pur, l'émouvante nouvelle : « Maximilien a été fusillé. »

Je dois avouer que lorsque j'appris cette affreuse réalité, je m'écriai : « Mon Dieu, les gens de Juarez ont mieux fait les choses que je m'y attendais de leur part, car je croyais bien qu'il serait pendu ! »

Ce fut dans le monde une stupeur presque incrédule, puis une explosion d'indignation et de dégoût. Et, avec anxiété, on attendit les détails. Ils vinrent enfin, pour faire éclater une universelle réprobation et prononcer un jugement sévère contre un tel acte, crime d'autant plus odieux qu'il était inutile, et ne devait avoir pour résultat que de rendre plus intéressante, plus sympathique la victime, martyr pour le monde civilisé, dont la mort fut une iniquité devant la justice et, dans l'histoire, une tache pour le gouvernement qui l'immola à la satisfaction de ses passions et de ses rancunes après à la vengeance.

Quant à la façon dont fut traité Maximilien, elle fut odieuse parce que la mort fut préméditée, décidée en principe et que le sentiment d'une vengeance sauvage fut le seul inspirateur de la conception d'un acte qui ne devenait plus qu'un meurtre. Il est impossible, en effet, de l'excuser par la raison d'Etat qui, à ce moment, n'existait plus, en fait ni en principe puisque Maximilien avait déjà remis son abdication et qu'en outre il offrit au gouvernement de Juarez, s'il le faisait conduire à un port d'embarquement quelconque, d'engager son honneur par déclaration écrite, à ne plus jamais remettre le pied au Mexique.

On a prétendu que le président Juarez, en voulant la mort de l'Empereur du Mexique, avait obéi à une suggestion étrangère qui, par un coup de théâtre sanglant et retentissant d'horreur à travers le monde, frapperait de terreur dans l'avenir tout prétendant à l'établissement d'une monarchie quelconque en Amérique et au Mexique en particulier. Cela est possible, vraisemblable même; mais c'était au moins une prétention non fondée. Il était présomptueux de croire qu'on peut être maître de l'avenir; c'est ignorer l'Histoire. Le drame dont Louis XVI fut la victime n'empêcha ni l'Em-

pire ni la Restauration; la mort tragique, au Mexique même, de l'Empereur Iturbide, n'avait pas empêché l'Empire de Maximilien.

Si on est obligé de reconnaître la volonté formelle et arrêtée à l'avance de frapper la victime de la peine capitale, ce qui est misérable dans la conduite de Juarez et de ses conseillers, c'est qu'on n'a pas eu le courage d'agir spontanément en affectant d'user du droit absolu du plus fort que certains moralistes prétendent être le meilleur, et qu'on a voulu chercher une apparence de légalité dans l'intervention d'un conseil de guerre et d'un procès criminel, mené dans les formes les plus incorrectes et les plus illégales. En effet, le tribunal militaire qui fut appelé à juger l'Archiduc d'Autriche, Empereur du Mexique, reconnu tel par presque tous les Etats de la terre, sauf les Etats-Unis, fut illégal dans le fond, dans la forme, dans la composition, et irrégulier dans sa procédure. Ce procès fut un outrage à toutes les nations qui avaient reconnu le gouvernement de ce Prince. La procédure en elle-même fut en outre ridicule. On fit subir à l'accusé des interrogatoires; sur quoi? D'après sa demande, on eut l'ironie de lui désigner des défenseurs choisis dans le personnel entourant l'accusateur; pour plaider quoi? On l'accusa de quoi? D'avoir été Empereur du Mexique! Mais Maximilien était aussi légalement Empereur du Mexique que Juarez avait été Président de la République du Mexique, grâce à des pronunciamientos fomentés par lui et armés pour lui, prétendant tout simplement, grâce surtout aux coups de fusil qu'il fit tirer pour renverser son prédécesseur. Conformément aux usages adoptés depuis longtemps dans le pays, les mutations de chefs de l'Etat ne se faisaient guère que d'après la formule: « Ote-toi de là, que je m'y mette! » Aussi on en trouvait partout, de ces vieilles lunes présidentielles éteintes. Je puis même ajouter que c'était une distinction honorifique bien portée.

Enfin l'irrégularité, la plus scandaleuse peut-être, fut caractérisée par le groupement impudent de six capitaines quel-

conques, désignés arbitrairement, sans aucune règle, pour composer le conseil, et présidés par un commandant choisi selon le bon plaisir de l'ordonnateur de la mise en jugement, je devrais dire de la mise en scène, car il se réunirent dans une salle de spectacle! On n'a pas dit si le public fut invité à payer ses places. Et là, dans le cadre d'un décor du *Barbier de Séville* peut-être, les pontifes d'une justice invraisemblable, invoquant, de la façon la plus fantaisiste et la plus partielle, des articles de code appliqués faussement, osèrent prononcer la culpabilité des accusés et condamner à mort trois soldats sans peur: un chef d'Etat, commandant son armée et ses deux lieutenants, les généraux de division Mejia et Miramon, ce dernier ennemi personnel de Juarez et son prédécesseur à la présidence de la République. Le troisième lieutenant, général Mendez, était déjà fusillé et sans jugement!

Enfin, tout cet étalage d'irrégularités, de monstruosité juridiques était lui-même absolument illégal dans son essence, dans son principe, car il était établi, animé par un homme qui n'avait pas qualité pour le faire. Ce qui est plus grave encore, car l'illégalité commise était irréparable, c'est que les condamnations capitales furent prononcées et exécutées au nom d'un homme qui n'était plus le chef de l'Etat et qui, depuis deux années, en usurpait les fonctions, les droits, les pouvoirs! Cette œuvre abominable ne fut ainsi qu'une monstrueuse, une macabre parodie de la justice. Elle fut un crime pour le soi-disant gouvernement de Juarez. Et si, depuis lors, des explications, des arguties tendancieuses se sont efforcées de justifier l'acte de Juarez, en créant d'imaginaires circonstances atténuantes, le sentiment d'une équité outragée, d'une humanité révoltée n'en maintient pas moins son droit d'accusation contre ce faux chef d'Etat, cet usurpateur des droits de haute justice, qui serait plutôt de basse justice. Le crime prémédité et préparé avec un acharnement barbare, apparaît uniquement dicté par la vengeance puisque la suppression du condamné était notoirement devenue inu-

tile. Il était impossible, en effet, d'admettre qu'après le départ des Français, n'ayant plus les éléments de résistance indispensables, ayant formulé et signé son abdication et sa renonciation formelle à toute revendication future, Maximilien pût jamais jouer un rôle au Mexique. La phase maximilienne de la vie de ce pays était désormais terminée, la personne du Prince n'était plus à redouter. Dans ces conditions, on portait à ses partisans, désabusés déjà, un coup d'autant plus efficace, qu'on le renvoyait purement et simplement en Europe.

J'ajoute une autre considération qui doit faire ressortir davantage encore l'odieux de la mesure cruelle de Juarez. On n'ignorait pas que la santé de Maximilien était gravement compromise et que, s'il ne tombait pas sous les balles d'une fausse et scandaleuse justice, il serait terrassé, à bref délai, par cette dysenterie implacable inoculée par le poison absorbé à Cuernavaca. Les prodromes de cette lugubre solution se manifestaient déjà sous les yeux du tribunal suprême, puisque Maximilien ne put se rendre devant ses juges et que ceux-ci firent constater eux-mêmes cet état très grave de la santé de leur victime.

M. Benito Juarez, ex-président de la République mexicaine, eut donc le grand courage (?) de faire sciemment fusiller un moribond, de lui donner le coup de grâce !

Et pourtant ce ne fut pas tout.

La sentence de mort fut prononcée le 14 juin, et le gouvernement républicain, le soi-disant pouvoir exécutif, l'ex-président Juarez enfin, foulant aux pieds tous les principes de l'universelle justice, tous les droits des condamnés, même les plus criminels, transformèrent sans considérants, sans décrets, sans causes matérielles et après coup, le conseil de guerre, déjà illégal, en cour martiale; ils supprimèrent les droits d'appel et les délais que ces droits et cet appel comportent chez tous les peuples civilisés. Ils décidèrent que l'exécution aurait lieu quarante-huit heures après, le 16 juin. C'est le comble de l'infamie ! Le brave capitaine Casoni,

sergent-major au 2^e zouaves, capitaine de cazadores, qui était là-bas avec Maximilien, a bien raison de s'écrier dans son récit de ces abominations : « Mais non, ils l'ont assassiné. »

Je ne veux point raviver les émotions qu'éveillèrent en France les récits poignants faits par des plumes plus autorisées que la mienne, sur *les derniers jours d'un condamné*. Je dois plutôt dire de trois condamnés, car les trois victimes offertes en holocauste à ce qu'on appelle « la liberté des peuples », ont associé fraternellement dans leur foi chrétienne, leurs dernières préoccupations, unissant dans un même cœur brisé leurs sentiments de famille, leurs adieux aux êtres chers, leurs dernières consolations pieuses, emplissant enfin en commun la coupe d'amertume qu'ils allaient vider ensemble. Maximilien, Miramon, Mejia, après avoir épanché leurs dernières pensées terrestres dans le cœur de ceux qui les avaient servis, qui les avaient aimés, reçurent côte à côte la sainte communion et attendirent l'heure du martyre déjà trop lente pour eux, avec une sérénité qui n'était déjà plus de ce monde.

Mais, par un machiavélisme infâme, on jugea, dans le clan des bourreaux, que le supplice n'était pas assez cruel, que les souffrances morales qu'ils croyaient infliger à leurs victimes n'avaient pas assez duré. Ils reculèrent encore le moment où s'assouvirait leur vengeance. Juarez télégraphia de surseoir à l'exécution jusqu'au 19 juin. C'était prolonger la torture.

Les fidèles, des ennemis mêmes, ceux au cœur généreux et loyal, se reprirent à espérer et pensèrent que cet ajournement aboutirait à un acte de clémence désiré. Mais les condamnés restèrent insensibles à ces impressions et continuèrent à égrener le chapelet de leur martyre, à gravir les âpres gradins de leur calvaire. Maximilien ajouta aux manifestations d'un grand cœur, les démonstrations écrites de sentiments dont l'apparence d'outre-tombe donne le frisson.

L'heure fatale sonna enfin. Le 19 juin, à 7 heures du

matin, au sommet du mont « Campanas », trois hommes, noblement unis, calmes, fiers et dédaigneux, portant sur la poitrine l'image mutilée du Christ, tombèrent foudroyés sous une grêle de balles frappant au cœur.

L'infamie était perpétrée, la vengeance de Juarez était satisfaite. Mais l'Histoire restera indignée, marquant toujours d'un sceau de flétrissure ce Barbare d'un autre âge.

Un long frémissement de stupeur, d'horreur, parcourut tout le Mexique, qui, depuis lors, a vécu dans un silence recueilli pouvant seul faire oublier cette sombre page de son histoire. Il y réussira sans doute, grâce à la sage et prudente direction que lui donne depuis longtemps l'homme éminent et digne qui le gouverne actuellement et qui fut un des principaux artisans de la chute de l'Empire de Maximilien, mais ne trempa jamais dans les infamies de Queretaro. Je ne doute pas, connaissant l'élévation de son caractère, que si le général Porfirio Diaz avait tenu le rôle d'Escobedo, le crime de Queretaro ne se serait pas commis; il aurait mis en œuvre des procédés plus nobles pour vaincre, et n'aurait pas souillé sa victoire acquise en soldat, dans le sang de son ennemi vaincu. Aussi, lui seul pouvait-il dissiper les nuages qui, pendant longtemps, ont plané sur le Mexique.

Jusqu'à ce jour il a assuré l'indépendance nominale de son pays. Puisse-t-il la rendre invulnérable pour l'avenir. C'est le vœu, qu'en fermant le livre de mes souvenirs d'antan, j'adresse à ce merveilleux Mexique que j'ai tant admiré.

5 mai 1908.

Colonel CH. BLANCHOT.

Table des Matières du Troisième Volume

	Pages
CHAPITRE PREMIER	
Anarchie gouvernementale.....	1
CHAPITRE II	
Coup d'état de Juarez.....	21
CHAPITRE III	
Graves incidents.....	53
CHAPITRE IV	
Rappel des troupes.....	78
CHAPITRE V	
Campagne de calomnies.....	103
CHAPITRE VI	
Aggravation de la situation financière.....	119
CHAPITRE VII	
Réorganisation de l'armée mexicaine.....	129
CHAPITRE VIII	
Désorganisation de l'armée impériale.....	145
CHAPITRE IX	
L'Empereur Maximilien veut abdiquer.....	163
CHAPITRE X	
Désorganisation des légions belge et autrichienne....	203
CHAPITRE XI	
Etat de siège dans l'empire.....	221